

indiretto, con buona bibliografia; al v. 226 per il ruolo delle porte in teatro; e ancora al v. 318 ed al cappello introduttivo della scena 2 del secondo atto).

Lo studioso si mostra inoltre particolarmente sensibile nel distinguere momenti comici tipici della tradizione della *palliata* da quelli più propriamente ‘terenziani’, in cui la carica emotiva sconfinava oltre il genere (v. per esempio p. 243).

Scendiamo in qualche dettaglio: al v. 18 G. definisce sorprendente l’assenza di Cecilio Stazio nella lista dei predecessori-modello, ma probabilmente la spiegazione è semplice: Cecilio era cronologicamente troppo vicino a Terenzio. Al v. 356, motivando il ritirarsi di Davo molto in alto rispetto al foro (dove purtroppo non aveva rinvenuto Panfilo), dà bibliografia essenziale ma aggiornata circa le condizioni del *Forum* di Roma mostrando attenzione pure ai *Realien*, anche se l’accenno all’agorá di Atene è troppo breve e meritava approfondimento.

Al v. 865 ci si sarebbe forse attesi qualche dettaglio linguistico in più sull’aggettivo *quadrupes*. Al v. 914 non avrebbe ragione d’essere il dubbio di G. circa l’oggetto della paura di Panfilo: il ragazzo teme che Critone non riesca a fronteggiare gli attacchi di Simone².

Quello di G. è un commento esaustivo: fornisce agli studenti un grande aiuto per leggere e capire Terenzio e agli studiosi la base per ulteriori approfondimenti.

CARMELA CIOFFI

Thesaurus Linguae Latinae. München
carmela.cioffi@alumni.sns.it

JACKIE ELLIOTT, *Early Latin poetry*, Brill Research Perspectives in Classical Poetry, Leiden-Boston: Brill, 2022, 131 pp., 70.00€, ISBN 978-90-04-51826-1.

Le genre de la synthèse bibliographique trouve traditionnellement sa place dans des revues, et Brill avait d’ailleurs, à l’origine, conçu ses *Brill Research Perspectives in Classical Poetry* comme un périodique, avant de le transformer en une série monographique. C’est donc sous forme d’articles que sont d’abord parus les premiers numéros de cette série, portant sur divers genres littéraires et auteurs antiques : lyrique grecque archaïque et classique,¹ comédie romaine,² Ovide,³ élégie et lyrique grecque postclassique,⁴ poésie homérique et cycle épique.⁵

² Si lascia molto apprezzare il ricorso a Machiavelli, che in effetti, in questo punto, traduce in modo troppo plautino.

¹ D. Fearn, *Greek lyric of the archaic and classical periods*, Leiden-Boston 2020.

² G. Manuwald, *Roman comedy*, Leiden-Boston 2020.

³ F.K.A. Martelli, *Ovid*, Leiden-Boston 2021.

⁴ R. Greene, *Post-classical Greek elegy and lyric poetry*, Leiden-Boston 2021.

⁵ A. Porter, *Homer and the epic cycle*, Leiden-Boston 2022.

À cette liste se sont ajoutés presque simultanément un ouvrage sur la satire dû à Jennifer Ferriss-Hill⁶ et le très utile petit volume de Jackie Elliott sur la poésie latine préclassique (terme par lequel je propose de traduire, faute d'équivalent exact, l'adjectif anglais *early*). Comme les autres titres de la série, dont l'ambition est de refléter l'état actuel de la recherche sur la poésie grecque et latine antique, le livre de J. Elliott offre un aperçu synthétique des questions historiques et théoriques qui animent aujourd'hui ce domaine.

J. Elliott définit la poésie latine préclassique – de façon arbitraire mais assumée – comme « the extant fragmentary record of early Roman poetry from its earliest accessible moments through roughly the first hundred and twenty years of its traceable existence » (p. 1). Sont donc exclus par principe Plaute et Térence, en tant qu'auteurs transmis par tradition manuscrite directe. L'autrice, du reste, renonce de manière générale à parler des genres comiques de la *palliata* et de la *togata*, renvoyant à leur sujet (p. 19 n. 76 ; p. 33 n. 136) à un autre ouvrage de la même série.⁷ Ce procédé paraît absolument admissible, mais on est surpris qu'un raisonnement analogue ne la conduise pas aussi à laisser de côté les satires d'Ennius et de Lucilius, dont le genre est traité dans le volume de J. Ferriss-Hill.⁸ En définitive, l'ensemble des textes pris en compte se limite ainsi à une sélection de fragments de Livius Andronicus, Naevius, Ennius, Pacuvius, Lucilius et Accius.

Le livre offre une synthèse des connaissances acquises et des questions encore ouvertes au sujet de ces textes. Il est articulé en sept chapitres. Le premier (pp. 1-18) aborde la question de l'origine de la littérature latine. Une attention particulière est portée aux témoignages écrits antérieurs à Livius Andronicus et aux problèmes que suscite la transmission des fragments par les auteurs antiques. Le deuxième chapitre (pp. 18-22) esquisse les grandes lignes d'une tradition d'édition critique qui trouve sa source chez Stephanus et Colonna, et se poursuit jusqu'à la série *Fragmentary Republican Latin* paraissant depuis 2018 dans la *Loeb Classical Library*. J. Elliott y relève à juste titre que l'édition de fragments ajoute un niveau de médiation entre le texte antique et son lecteur moderne, impliquant des choix et des a priori souvent tacites. Le chapitre 3 (pp. 22-31) est une mise au point sur le contexte social de production de la poésie latine préclassique. Y sont abordées les questions du public visé, de la circulation matérielle des textes, du statut social et de la rémunération des auteurs, ainsi que du contexte des performances. Le chapitre 4 (pp. 31-53) propose une systématique des genres littéraires représentés dans la littérature républicaine : tragédie à sujet grec ou *crepidata* ; tragédie à sujet romain ou *praetexta* ; épopée ; satire ; autres genres et expérimentations littéraires. Le chapitre 5 (pp. 53-83) offre une synthèse des données biographiques connues sur les six auteurs antiques pris en considération dans le volume. Enfin, après un bref traitement de la réception de la poésie préclassique au chapitre 6 (pp. 83-6),

⁶ J. Ferriss-Hill, *Roman satire*, Leiden-Boston 2022.

⁷ Manuwald, *Roman comedy*.

⁸ Ferriss-Hill, *Roman satire*.

le chapitre 7 (pp. 86-9) présente pour conclure les réflexions de l'auteur sur les objectifs et les ambitions sous-jacentes à l'étude des textes fragmentaires.

Ces sept chapitres principaux sont complétés par une bibliographie qui, sans prétendre à l'exhaustivité, est abondamment fournie. Elle se répartit en deux listes dont l'une recense les éditions, commentaires et traductions des fragments étudiés (pp. 90-3), et l'autre, la littérature secondaire (pp. 93-131). Cette division déroutante au premier abord, puisqu'on ne sait généralement pas dans quelle liste chercher les références citées en notes, mais l'on s'y fait facilement.

C'est dans le chapitre 7 que réside le principal apport théorique de J. Elliott à la question. Si, historiquement, l'ambition des études critiques sur des textes fragmentaires était de recréer leurs séquences narratives originelles et d'identifier leur influence sur les œuvres conservées des époques ultérieures, l'auteur propose de renoncer à un tel objectif. Celui-ci est en effet inatteignable et il importe d'adopter de nouvelles pratiques éditoriales pour communiquer ces textes à la communauté scientifique (pp. 86-7). Car les fragments, en tant que tels, offrent de nombreuses perspectives interprétatives en même temps qu'ils sont gouvernés par les limitations irréductibles qu'impose la nature de leur tradition textuelle. L'impossibilité d'accéder au contexte dans lequel ils ont été produits nécessite de recourir à l'imagination pour tenter d'en retrouver quelque chose, et exige par là-même que l'on suspende la confiance accordée à l'édifice interprétatif (p. 87). Aussi, les éditeurs et les lecteurs des fragments doivent-ils faire preuve d'attention et d'expertise pour définir l'ampleur et les limites de l'exercice. Le rôle de l'éditeur n'est pas d'explorer toutes les possibilités interprétatives, mais de faire apparaître les problèmes que suscite la transmission des fragments (pp. 87-8). La question de savoir ce que les fragments peuvent nous apprendre n'a ainsi pas de réponse générale, car chaque texte fragmentaire possède une histoire propre qui dépend de circonstances contingentes. Ils peuvent du moins nous informer sur la manière dont un auteur a été lu par les époques successives, mais au-delà, rien n'est certain ; et les images que l'on se forme des auteurs et des genres préclassiques sont des reconstructions qui pourraient aussi bien être des mirages, puisqu'elles dépendent des hasards de la tradition indirecte (pp. 88-9). On ne peut qu'approuver ces conclusions, qui reposent sur une argumentation précise et toujours bien informée.

Comme il faut s'y attendre dans un livre offrant une synthèse aussi brève d'une matière aussi vaste, on peut toujours trouver à corriger l'un ou l'autre détail ; il n'y en a toutefois que peu et je n'en citerai qu'un. Dans la section consacrée à la biographie d'Ennius (§ 5.3), J. Elliott mentionne que celui-ci porte un nom d'origine osque. Elle cite à ce sujet des références qui relèvent la présence du gentilice latin *Ennius* dans l'ancienne aire de répartition de la langue osque et mettent ce fait en relation avec l'utilisation par le poète de Rudiae de mots d'origine « dialectale » (p. 63 n. 264). Il faut toutefois noter que les mots d'origine non latine signalés chez Ennius ne se limitent pas à des emprunts osques : *subulo* « flûtiste » serait étrusque (Varro *Ling.* 7.35) ; et Varron attribue les adjectifs

cascus « ancien » (*Ling.* 7.28) et *catus* « aigu » (*Ling.* 7.46) à une langue « sabine » qu'il distingue de l'« osque » (mentionné p. ex. en *Ling.* 7.54). En outre, il aurait été utile de rappeler que, désormais, le gentilice osque *Ennis* est attesté dans une inscription samnite de Pietrabbondante,⁹ apportant un indice plus solide de l'ascendance osque d'Ennius.

Je conclurai en soulignant encore la grande valeur de cet ouvrage. S'il se veut une porte d'entrée vers l'étude de la poésie latine préclassique (p. 88), il ne fait aucun doute qu'il atteint son but. Il le dépasse, à vrai dire, car même les spécialistes du sujet y trouveront un état de la question fort utile et très à jour.

ANTOINE VIREDAZ
 Université de Lausanne
 antoine.viredaz@unil.ch

T.H.M. GELLAR-GOAD, *Laughing Atoms, Laughing Matter: Lucretius' De Rerum Natura and Satire*, Ann Arbor, MI: University of Michigan Press, 2020, 290 pp., hardcover, \$85.00 ISBN 978-0-472-13180-8.

It may come as a surprise to some readers of this review that a didactic poem, largely devoted to the explanation of Epicurean physics, should be replete with satiric humor and mockery. But readers familiar with the phenomenon of *die Kreuzung der Gattungen*, so familiar from Hellenistic poetry, will be less surprised to consider *De rerum natura* (hereafter, *DRN*) a generically complex, if not generically ambivalent, work of poetry, perhaps one of satire as much as of earnest didactic. With this monograph, T.H.M. Gellar-Goad (hereafter, G-G) is successful, making an important contribution to the study of satire. Surely few readers of this book will be able to read the *DRN* without greater appreciation for the role of satire in the poem.

In the introduction, G-G begins with reference to Lucretius' use of Anaxagoras at *DRN* 1.915-20, noting Lucretius' employment of mocking imagery in relation to a philosophical opponent. With this vignette behind him, G-G asserts that he will be examining Lucretius' interaction with satire, both as mode (i.e., the use of themes and conventions that are typical to the genre of satire, even outside the genre of satire) and as genre, *satura*. He remarks that scholars generally read the *DRN* as a text aimed at converting its readers to Epicureanism (4-5), although he is skeptical of this approach (G-G will come back to this position in the conclusion). Turning to consider the history of reading satire in the *DRN*, G-G overviews scholars' positions in relation to this study and concludes that these studies have been "helpful but incomplete" (9).

⁹ P. D'Amico, A. La Regina, "Sannio. Pietrabbondante. Tavola con dedica di un *medix tuticus*", *SE* 76, 2013, 301-4.